

LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH



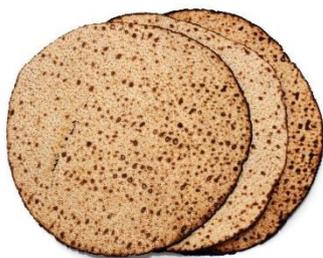
La fête de *Péssa'h* commémore la sortie d'Égypte.

Huit jours durant (un de moins en Israël), on remplace le pain, les gâteaux, les pâtes, etc. par des galettes azymes, les *matsot* (pluriel de *matsa*, pain qui n'a pas levé). Les deux premiers soirs de la fête, lors du *séder*, toute la famille réunie chante et lit la *haggada*, récit détaillé de la sortie d'Égypte, en accomplissant des gestes rituels inhabituels : on dîne accoudé, on trempe certains aliments dans l'eau salée, on mange des herbes amères... puis vient – enfin ! – le repas de fête qui se termine généralement au petit matin.

Durant cette soirée sans pareille, on doit boire quatre coupes de vin rouge (ou de jus de raisin), ni plus ni moins.

À l'époque du Temple de Jérusalem, la soirée pascale était surtout marquée, outre le pain azyme et les herbes amères, par la consommation d'un agneau grillé, remplacé de nos jours par une *matsa*.

Quelle est la signification symbolique des différents éléments du plateau du *séder* (*matsot*, os, œuf, *maror*, *'harosset*, *karpas*) et celle des quatre coupes de vin ?



La *matsa*

Durant toute la durée de la fête, le pain et autres formes de *'hamets* sont donc remplacés par la *matsa*. Sur la table du *séder*, trois *matsot* sont disposées l'une sur l'autre.

La différence entre *'hamets* et *matsa* est liée au fait que la pâte a levé ou non. Les ingrédients de la *matsa* sont les mêmes que ceux du pain. Mais lors de sa préparation, dès que la farine a été transformée en pâte, celle-ci est enfournée (le tout en moins de dix-huit minutes) avant d'avoir le temps de gonfler.

C'est pour cette raison que la *matsa* est devenue symbole de zèle.

Quand les Hébreux ont su qu'ils étaient libres, ils sont partis sans tarder. Quand une chose doit être faite, elle doit l'être sans attendre.

D'ailleurs, le mot *matsa* a la même orthographe que le mot *mitsva* (devoir religieux). C'est pourquoi, quand la *Tora* dit (Exode 12,17) : « Vous veillerez sur les *matsot* (préparez-les sans



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

leur laisser le temps de monter) », le Talmud propose une seconde lecture : « *Vous veillerez sur les mitsvot* (accomplissez-les sans tarder) ».

Et les sages de poursuivre le parallèle : « Quand un devoir se présente à toi, ne le laisse pas devenir *'hamets*. » Il ne s'agit pas de se précipiter sans réfléchir. Mais quand un devoir s'impose, alors il n'y a pas une seconde à perdre. On sait que plus on tarde à traduire notre volonté en actes, plus on est enclin à remettre leur exécution au lendemain ... Dans ses Psaumes, le roi David confie à son Créateur : « *Je me suis empressé, sans perdre un moment, d'observer Tes commandements* » (Psaumes 119,60). Le Talmud fait d'ailleurs souvent l'éloge du zèle et de la détermination : « *L'homme doit toujours accomplir son devoir aussi promptement que possible* » (traité Nazir, p.23b), ou encore : « *Sois hardi comme le léopard, léger comme l'aigle, vif comme la gazelle et fort comme le lion pour accomplir la volonté de ton Père céleste* » (Maximes des Pères, 5,20).

La matsa, pain préparé avec célérité, constitue par conséquent une invitation à toujours agir promptement et avec résolution. Le *'hamets*, pour sa part, symbolise la paresse, l'indolence, la lâcheté, la tendance à tout reporter à plus tard ...

Plus généralement, le *'hamets* désigne tout ce qui – symboliquement – retarde ou empêche l'expression de notre liberté, physique ou psychique. L'étymologie de *'hamets* (que l'on retrouve dans *'homets*, le « vinaigre ») évoque le fait d'être « aigri », blasé, découragé et enclin à laisser « pourrir » nos potentialités. En revanche, l'étymologie de *matsa* signifie « faire advenir » (comme dans *mits*, le « jus » d'un fruit) : la *matsa*, c'est la liberté qu'a chacun d'exprimer pleinement ce qu'il est, de s'épanouir. Le pain azyme, par sa simplicité, est donc une invitation à *devenir soi-même* sans entraves.

Dans le même esprit, le « levain » (prohibé durant *Péssa'h*) se dit *séor* (*chin, alef, rech*). Les commentateurs utilisent souvent la technique du *hipoukh* ou « lecture inversée ». Il s'agit de lire un mot à rebours en considérant que le *hipoukh* d'un mot exprime l'exact contraire du mot en question. Or la lecture inversée de *séor* donne *roch* (*rech, alef, chin*) qui signifie « tête » mais surtout « chef », « leader » : le levain évoque la servitude et la passivité. Son interdiction durant huit jours invite à retrouver son autonomie, la prise en mains de son destin.

La fête de *Péssa'h* est aussi une occasion de se retrouver en communauté, en famille...

Le texte de la *haggada* évoque quatre enfants très différents (le sage, l'impie, le simplet et celui qui ne sait pas poser de questions) à qui s'adressent les parents (pour leur conter la sortie d'Égypte) en adaptant leur discours à la personnalité de chacun. Ce qui compte, c'est que tous soient présents autour de la même table, car *Péssa'h* véhicule un message fort : celui de la solidarité et de l'unité. La soirée commence d'ailleurs par une invitation adressée à tous ceux qui sont seuls et que l'on convie à se joindre à nous pour célébrer la liberté retrouvée.

À *Péssa'h*, les liens familiaux et sociaux sont donc resserrés.

D'après une grande figure du judaïsme lituanien, Rabbi Zalman Sorotzkin (1881-1966, auteur notamment de *Oznaïm LaTora*), cette idée est symbolisée, par la *matsa* elle-même : quand le



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

Le pain gonfle, quand la pâte monte, les molécules qui la constituent sont distendues par l'air qui éloigne peu à peu les différents éléments constitutifs du pain.

Le *'hamets* évoquerait donc l'idée de distance, d'éloignement. Dans la *matsa*, en revanche, les particules élémentaires restent très proches les unes des autres puisqu'on empêche la pâte de lever et de mettre peu à peu à distance les ingrédients. Dans la *matsa*, tout fait bloc. Elle symbolise ainsi l'union et nous invite à nous rapprocher de ceux que nous avons perdus de vue...

Nous avons vu jusqu'à présent que la *matsa* représente, un symbole plutôt positif car elle évoque le départ précipité des Hébreux lors de leur libération.

Cependant, ce n'est pas uniquement au moment de la libération que les Hébreux ont mangé du pain azyme. Durant toute la durée de l'exil, n'ayant que très peu de temps pour manger du fait des exigences démesurées des Égyptiens en matière de rendement, ils se sont nourris de *matsa*, considérée comme un « pain de misère ». Cette dimension sombre de la *matsa* est évoquée au début de la *haggada* qui commence ainsi : « *Que celui qui a faim vienne et mange, que celui qui est dans le besoin vienne fêter Péssa'h avec nous.* »

Les symboles austères détonnent avec ceux qui, *a contrario*, évoquent la liberté : le fait de manger accoudés, les quatre coupes de vin que chacun se fait servir par un autre, la plus belle vaisselle sortie pour l'occasion, le repas de fête, les chants...

Ce paradoxe induit la question suivante : puisque nous sommes libres, pourquoi continuer à évoquer l'amertume de la vie de nos ancêtres en Égypte ?

La réponse traditionnelle est la suivante : le fait d'avoir souffert nous donne des responsabilités supplémentaires. L'histoire douloureuse du peuple juif doit le rendre plus sensible aux souffrances endurées par les autres hommes. Certes, nous sommes désormais libres, mais en revivant symboliquement nos difficultés passées nous augmentons notre empathie à l'égard de ceux qui souffrent aujourd'hui. C'est pourquoi la mention du « pain de misère » mangé par nos ancêtres s'accompagne d'une invitation envers ceux qui sont dans la détresse. C'est dans le même esprit que la *Tora*, à de nombreuses reprises, énonce : « *Tu aimeras l'étranger car vous avez été étrangers vous-mêmes en Égypte.* » Le souvenir passé implique une responsabilité supplémentaire à l'égard de ceux qui vivent aujourd'hui ce que nous avons vécu hier.

L'os (zéroa)



Comme nous l'avons dit, jusqu'à la destruction du Temple de Jérusalem, la fête de *Péssa'h* et la soirée pascale étaient marquées par la consommation, durant le *séder*, d'un agneau grillé par foyer.

Les origines de ce geste remontent au soir même de la sortie d'Égypte. Quelques jours auparavant, Dieu avait annoncé à son peuple, réduit à l'esclavage, sa libération imminente. Mais cette délivrance était soumise



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

à condition : il fallait que chaque Hébreu assume désormais courageusement et fièrement ses convictions sans craindre qui que ce soit et sans baisser la tête face aux Égyptiens... En préalable à la sortie d'Égypte, en effet, Dieu demanda à toutes les familles de tuer un agneau et de badigeonner de son sang les linteaux des portes de leurs

demeures : « *Je verrai ce sang et Je passerai au-dessus de vous et le fléau n'aura pas prise sur vous lorsque Je sévirai sur le pays d'Égypte* » (Exode, 12, 14). Cet agneau sera grillé et mangé dans la nuit précédant la libération.

D'après les commentateurs, l'agneau était à l'époque une divinité égyptienne. Oser le tuer au vu et au su des Égyptiens, c'était affirmer haut et fort le rejet de l'idolâtrie. Le faire griller (ce qui était peu discret et très audacieux dans l'Égypte pharaonique), c'était s'engager clairement et prendre le risque d'assumer publiquement son identité. Badigeonner les linteaux (le texte biblique dit « *mézouza* » et cette injonction préfigure l'impératif biblique de la proclamation du monothéisme enroulé sur du parchemin à l'entrée des maisons juives) du sang de l'agneau, c'était avoir le courage de s'affirmer positivement comme Hébreu et se rebeller contre l'esclavage et les cultes idolâtres.

Manger de l'agneau d'année en année lors du *séder* était donc jadis une occasion de retrouver l'état d'esprit de la libération originelle, et de proclamer que la liberté ne peut être préservée que par une lutte permanente contre l'idolâtrie, le conformisme et la soumission.

L'oeuf (*bétsa*)

A l'époque du Temple, la soirée pascale était marquée, outre la consommation de l'agneau pascal, par un second sacrifice festif (*korban 'haguiga*). La présence, en face en face sur le plateau, de l'os et de l'œuf, évoque donc ces deux sacrifices. Le second pouvant être bouilli (tandis que le premier devait impérativement être grillé) est représenté par un œuf dur.

Mais le choix de l'œuf ne doit rien au hasard.

L'œuf est en effet un met symbolisant le deuil (c'est pourquoi il est consommé lors du premier repas pris par les endeuillés après l'enterrement d'un proche).

Or le *séder* est toujours l'occasion – malgré la tonalité joyeuse de la soirée – de prendre conscience de la situation d'exil dans laquelle nous sommes en l'absence du Temple. Si ce dernier n'avait pas été détruit, le *korban 'haguiga* serait effectivement consommé. Les sages font d'ailleurs remarquer que le jeûne du 9 Av (qui commémore la destruction du Temple) tombe toujours le même jour de la semaine que celui de premier jour de *Péssa'h*. Clin d'œil discret à la situation exilique qui atténue quelque peu l'intensité de la joie de la fête.

Mais pourquoi l'œuf (comme d'ailleurs les lentilles ou les pois chiches) est-il traditionnellement un symbole de deuil ? D'après le Talmud tout réside dans sa régularité. Il



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

est lisse et, disent les textes, « sans bouche ». Il symbolise le mutisme des *endeuillés* qui sont sans voix face aux événements. Quand Aaron, le frère de Moïse, perd deux de ses fils, le verset précise : « *Et Aaron se tut* » (Lévitique 10,3). Quelle autre réaction que le silence face à la perte d'un proche ? Ce silence incontournable, symbolisé par l'œuf dur qui ressemble à un visage fermé, bouche close, est aussi celui des amis venus consoler la famille éplorée. Car la consolation ne passe pas forcément par de longs discours... La Loi juive rappelle que ceux qui

viennent consoler les *endeuillés* ne doivent rien dire (outre les formules concises de condoléances) si ce n'est à la demande de l'*endeuillé* qui, seul, peut prendre l'initiative d'un échange...

Selon une autre explication talmudique, la forme de ces mets rappelle la « roue de la vie » et sa dimension cyclique. Dans certaines communautés d'Europe de l'Est, les œufs sont consommés avec des petits pains ronds (*bagels*). L'idée est la suivante : *la roue tourne*, les joies suivent les peines, les peines suivent les joies. Autrement dit, le temps fera son travail et, un jour, la vie reprendra le dessus. Un joli midrash illustre cette dimension circulaire de la vie. Il raconte que le roi Salomon, le plus sage des hommes, avait à son doigt une bague sur laquelle il avait fait graver la formule suivante : « cela aussi finira par passer ». Quand le roi vivait des moments de joie intense, il se souvenait de la nature souvent éphémère des événements heureux en contemplant sa bague. Mais il la regardait aussi en traversant des épreuves douloureuses, pour se consoler et se rappeler que si les joies passent, les chagrins aussi finissent par disparaître.

Dans le cas précis de *Péssa'h*, cette idée signifie que malgré l'exil qui limite l'expression de notre joie, nous gardons espoir dans des temps meilleurs, marqués par le rassemblement des exilés en terre d'Israël. C'est pourquoi le *séder* se termine par le vœu suivant : « L'an prochain à Jérusalem ! »

Rabbi Moché Sofer (1762-1838, surnommé le '*Hatam sofer*) propose une autre explication justifiant le choix de l'œuf comme symbole du deuil, des difficultés et, à *Péssa'h*, de l'exil. Plus on le cuit, plus l'œuf durcit. Ce qui signifie que les épreuves de la vie, au lieu de nous abattre, peuvent nous renforcer et devenir un atout nous rendant plus solides face aux difficultés à venir. « Tout ce qui ne me tue pas, disait Nietzsche, me rend plus fort. »

Les herbes amères (*maror*)



Les herbes amères (*maror*), consommées à certains moments précis du *séder* (seules puis avec la *matsa*), évoquent la douloureuse servitude des Hébreux en Égypte : le mot *maror* signifie « amertume » et il est inspiré du verset suivant : « (*les Égyptiens*) leur rendirent la vie amère (*marérou*) par des travaux pénibles (...) » (Exode, 1,13). Parmi les différents usages (laitue, endives, raifort etc.), c'est surtout la laitue qui est utilisée en guise de *maror* car elle est évoquée par le Talmud qui souligne sa particularité : en bouche, ses feuilles ne sont pas immédiatement amères. Leur goût quelque peu irritant ne se fait sentir



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

que dans un second temps. Or c'est précisément ce qui a eu lieu en Égypte : les Hébreux y ont été accueillis à bras ouvert. Joseph ayant sauvé le royaume pharaonique de la famine, sa famille a *dans un premier temps* été appréciée et chérie. Les Hébreux se sont donc impliqués en mettant toute leur énergie pour le bien de l'Égypte. Quel désarroi, donc, quand les Égyptiens, terriblement ingrats ont, *dans un second temps*, fini par les réduire en esclavage. Leur souffrance a été amplifiée par le désenchantement et l'incompréhension. Ils n'ont rien vu venir et se sont sentis si intégrés et impliqués dans la vie du pays que l'amertume ressentie suite au radical changement de traitement a été sans pareille.

Cet aspect singulier de la servitude se retrouve dans le récit biblique, au moment où Dieu se révèle à Moïse pour lui donner l'ordre d'aller libérer ses frères en Égypte. Le Créateur lui apparaît dans un buisson ardent (Exode 3,2).

Pour le Midrash l'image est claire : le buisson en flamme évoque la douleur des Hébreux. Cette douleur est symbolisée par les pics de l'arbuste mais aussi, précisent les commentaires, par le fait que quand on met la main dans le buisson on ne sent rien, du moins au début. Mais c'est au moment où l'on veut retirer la main que les pics écorchent la peau. C'est ce qu'ont vécu les Hébreux en Égypte : l'arrivée et les premiers temps ont été paisibles mais, bien vite, les portes se sont fermées et la libération s'est faite après d'innombrables souffrances. C'est donc cette idée qu'évoque le *maror* et qui rappelle, hélas, un sentiment souvent éprouvé par les Juifs durant leur Histoire.

C'est donc l'arrière-goût de la laitue qui justifie son choix comme herbe amère sur le plateau du *séder*. Mais elle est aussi porteuse d'espoir car, en hébreu, elle se nomme '*hassa* qui signifie « pitié » ... car Dieu a finalement pris son peuple en pitié et l'a libéré d'Égypte.

Le '*harosset*

Cette pâte à base de pommes, d'amandes, de grenades, de dattes, de cannelle etc. diluée dans du vin ou du jus de raisin permet d'adoucir l'amertume du *maror*. Elle évoque d'ailleurs les éléments positifs de la période de servitude : malgré tout, le peuple a su garder espoir et les femmes juives ont continué à donner la vie en accouchant discrètement, enseigne le Midrash, sous des *pommiers* ; la libération divine a été anticipée, à l'image de l'*amandier* qui fleurit précocement (*chakèd* signifie d'ailleurs à la fois « amandier » et « rapidité ») etc. Selon cette lecture, le vin évoquerait le sang de l'agneau pascal et celui de la circoncision dont le mérite a justifié la délivrance.



Pessah 5778

EEIF Centre National. 27, avenue de Ségur 75007 Paris.

LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

Mais en même temps, le *'harossèt* évoque les aspects douloureux de la servitude puisqu'il ressemble au mortier que les Hébreux devaient fabriquer (*'harrosset* dérive de la racine *'heres*, la « glaise »). Certains ajoutent au *'harosset* des bâtons de cannelle pour évoquer les matériaux de construction des villes fortifiées que devaient bâtir les esclaves. Dans cette perspective, le vin symboliserait le sang des enfants égorgés par le Pharaon...



Le karpass

C'est par la consommation du *karpass* (le plus souvent du céleri), trempé dans de l'eau salée, que commence la soirée pascale. Il s'agit d'une sorte de mise en bouche qui aurait été instituée par

les sages en s'inspirant des repas de la noblesse romaine. Autrement dit, il s'agit d'un usage princier : seules des personnes importantes et prospères peuvent se permettre de manger des mets en préalable au repas lui-même, pour ouvrir l'appétit. Or, en ce soir de libération, nous sommes tous des princes (c'est pourquoi on mange accoudés, en témoignage de liberté et de dignité retrouvée).

Néanmoins, comme tous les symboles du *séder* qui sont toujours ambivalents, le *karpass* évoquerait également un souvenir douloureux : la vente de Joseph par ses frères et le moment où ces derniers ont trempé sa tunique dans le sang d'un animal afin de le faire passer pour mort aux yeux de son père : c'est pourquoi le *karpass* (le mot serait la contraction de *koutonet passsim*, la « tunique bigarrée » de Joseph) est trempé dans l'eau salée qui symboliserait le sang. Or, c'est cette manifestation de haine fraternelle qui a provoqué, de fil en aiguille, l'esclavage en Égypte : Joseph vendu devient vice-roi puis accueille sa famille en Égypte en temps de la famine avant que les portes ne se referment sur eux à l'arrivée d'un nouveau monarque.

Enfin, rappelons que la consommation du *karpass* a une vertu pédagogique : il s'agit d'un geste inhabituel qui a pour but de susciter le questionnement des enfants qui ne tarderont pas à réagir en demandant « Pourquoi cette soirée est-elle différente de toutes les autres ? ». Outre le fait que leur interrogation les rend plus attentifs au récit qui va suivre de la sortie d'Égypte, il y a dans le fait d'agir de manière originale et dans la surprise provoquée une expression de la liberté retrouvée : être libre c'est agir comme on veut, quitte à sortir du cadre habituel. Être libre, c'est pouvoir poser toutes les questions que l'on veut.

Primo Levi a raconté dans ses écrits que l'une des premières règles qu'un détenu apprenait à Auschwitz était « *Hier ist kein warum* » (Ici, il n'y a pas de « pourquoi ? »)...



LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH



Les quatre coupes

Terminons par les quatre coupes bues lors de la soirée du *séder*. Il s'agit d'une institution rabbinique dont le Talmud (Talmud de Jérusalem, traité *Péssa'him*, 10,1) retrace ainsi l'origine : quand Dieu annonce à Moïse la libération, Il dit (Exode 6,7) : « *Je vous sortirai de l'effondrement sous les fardeaux de l'Égypte, Je vous sauverai de votre esclavage, Je vous délivrerai avec un bras étendu et avec de grands jugements. Et Je vous prendrai pour Moi comme peuple (...).* »

On remarque qu'il y a quatre termes différents qui évoquent la libération : *sortirai, sauverai, délivrerai* et *prendrai*. C'est parallèlement à ces quatre dimensions de la liberté que sont bues

les quatre coupes, afin de prendre la mesure de ce qu'a signifié la sortie d'Égypte : la fin de la servitude physique (*Je vous sortirai*), la fin de la privation d'autonomie (*Je vous sauverai*, c'est la dimension psychologique de l'esclavage), la dignité retrouvée (*Je vous délivrerai*, le Créateur en personne vient à notre secours pour rehausser notre amour-propre et remédier à la déshumanisation subie en Égypte) et la libération en vue d'un projet, d'un but qui donne un sens à l'existence (*Je vous prendrai comme peuple*, c'est-à-dire l'annonce du don de la *Tora* quelques semaines après la sortie d'Égypte).

Le Talmud rapporte qu'à une certaine époque une cinquième coupe était bue. Elle était liée à un cinquième verbe évoquant l'arrivée future en terre d'Israël : « *Et Je vous amènerai vers le pays promis à Abraham, Isaac et Jacob et vous le donnerai comme héritage* » (Exode, 6,8).

Cette cinquième coupe n'a plus été de mise durant l'exil du peuple juif. Elle était placée sur la table sans être bue. Elle porte le nom de « coupe du Prophète Élie », annonciateur du Messie et donc du retour des Juifs sur leur Terre. Avec la création de l'État d'Israël, cette ultime coupe a retrouvé son actualité dans certains milieux israéliens qui voient la création de l'État juif comme la concrétisation ou l'amorce des promesses messianiques...

On évoque, durant le *séder* les dix plaies d'Égypte qui ont frappé l'Égypte en préalable à la libération des Hébreux. Au moment de l'énumération des plaies, il est de coutume de verser, pour chacune, une goutte de vin à partir de la coupe que l'on tient en main.

Rabbi Nathan Tsvi Finkel (1849-1928, surnommé « *Saba* de Slabodka ») explique ainsi cet usage : la souffrance des Égyptiens ne nous réjouit pas. Au contraire, elle atténue notre joie que symbolise le vin. Chaque goutte ôtée de la coupe témoigne de la diminution de notre allégresse proportionnellement aux sanctions qui frappent l'Égypte. Car nous aurions préféré



EEIF Centre National. 27, avenue de Ségur 75007 Paris.

Pessah 5778

LES EEIF S'INVITENT A LA TABLE DU SEDER DE PESSAH

que notre libération n'implique pas le lourd tribut qu'ont représenté les dix plaies. Cette idée d'une grande portée morale est à rapprocher de l'enseignement talmudique (traité *Méguila* p.10b) selon lequel Dieu a interdit aux anges de chanter lorsque les Égyptiens sont morts noyés dans la mer Rouge (raison pour laquelle le *Hallel* est récité en version abrégée, durant *Péssa'h*, à l'exception des deux premiers jours). Les sages enseignent en effet (Maximes des Pères 4,24) : « *Ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi...* »

HAG SAMEAH



9